Don Estevan lui faisait mille questions sur son ami d'autrefois, et souriait en pensant qu'il n'avait pas oublié Santa-Rosa et ses habitants. Au désert, les habitudes ne changent guère. L'officier de marine retrouva les choses exactement comme sir Henri les lui avait dépeintes : les fleurs, les oiseaux, les broderies, le jardin, Eusebia de dix ans plus vieille, il est vrai, et ressemblant assez à une momie ambulante, mais encore pleine d'activité et d'initiative ; les gazelles seules manquaient, et l'officier en allait demander des nouvelles lorsque, passant devant la chapelle dont la porte était ouverte, il y entra, et vit déposé sur la première marche de l'autel un petit collier de cuir tressé garni de rosettes d'argent ciselé. Ce souvenir, que Mercedes avait déposé dans un asile inviolable comme la fidélité de son affection, lui rappela ce que sir Henri lui avait raconté, et il se tut, sachant que, dans la vie des femmes surtout, les souvenirs qui les occupent le plus sont ceux dont elles parlent le moins, et dont il ne faut jamais leur parler. Néanmoins il ne pouvait s'empêcher de déplorer la vie solitaire des deux sœurs, et un jour qu'il y faisait allusion devant elles, Mercedes répondit simplement :—J'ai eu très jeune une cruelle épreuve à supporter ; j'ai bien souffert, je souffre encore. Je suis heureuse néanmoins de nourrir ma douleur dans l'isolement. Le ciel m'a fait cette destinée : pourquoi aurais-je une autre volonté que celle de Dieu ?

M^{me} LINA BECK.

AGRICULTURE

Colonisation de la Vallée de Mantawa.

(Extrait d'une lecture faite par M. A. Napoléon Montpetit, devant l'Institut Canadien-Français de Montréal, le 12 octobre 1865.)

J'ai fait tout récemment une petite excursion vers les profondeurs du comté de Joliette, dans le but d'étudier et de faire connaître les ressources qu'offrent ces cantons à la colonisation. J'étais en compagnie de M. Provost, curé de St. Henri de Mascouche, dont vous avez entendu plusieurs lectures sur des explorations du même genre, avec un plaisir que je n'espère pas voir se renouveler ce soir ; et de M. Lambert, marchand du même lieu.

Au retour, nombre de personnes m'ont demandé de publier les observations que j'ai recueillies sur les établissements de la Mantawa et sur la possibilité et les avantages d'en former de nouveaux dans cette partie du pays ; j'ai promis de le faire et je saisis, ce soir, la première occasion qui m'est offerte de répondre à cette légitime curiosité.

Donc, le 17 août dernier, de grand matin, nous nous trouvons tous trois, M. Provost, M. Lambert et moi, sur le seuil du presbytère de St. Henri de Mascouche, nous mettant en route pour la vallée de Mantawa.

Le soleil se lève radieux, la végétation se baigne dans une rosée abondante, l'air est pur et vivifiant, nous avons du beau temps à plein ciel.

A chaque instant, sur notre route, nous rencontrons de braves cultivateurs, qui nous saluent par ces paroles : " Que le bon Dieu vous conduise et vous ramène. " — Plusieurs bonnes dames et même des jeunes filles nous promettent le secours de leurs prières, et nous nous gardons bien de douter de leur puissance et de leur efficacité.

L'Épiphanie, St. Paul, l'Industrie, se trouvent sur notre route. Il est environ 5 heures de l'après-midi, lorsque nous arrivons à la gorge de la chaîne des Laurentides, qui s'ouvre derrière St. Ambroise de Kildare, par où nous entrons dans les montagnes.

Cette grande ligne bleue des Laurentides qui borde l'horizon au nord du St. Laurent, s'effrange, à mesure que nous en approchons, et ce n'est plus bientôt qu'un amas de montagnes et de rochers abrupts précipités pêle-mêle. Nous gravissons un chemin attaché aux flancs de pics hérissés de rochers, qui, d'un côté, pèsent sur nos têtes pendant que de l'autre s'ouvre un abîme d'une insondable profondeur. Bientôt nos chevaux ont besoin de prendre haleine, nous nous arrêtons sur un plateau élevé. Du point où nous sommes, nous apercevons au bord d'un lac un moulin à scier le bois entouré de quelques maisons, qui nous font l'effet par leurs formes exiguës d'oiseaux de mer perchés sur des rochers et dormant au bord de l'eau.

Nous traversons des montagnes et des vallées, puis des montagnes et des vallées encore, et cependant le spectacle change à chaque ins-

tant. Le fond du tableau reste le même, mais les reliefs varient incessamment.

Tout le versant méridional des Laurentides est habité en cet endroit. Il y a des terres d'ouvertes jusque sur la crête des montagnes ; rien ne représente mieux la fécondité que ces montagnes et ces collines recouvertes de grasses moissons. Il semble que ce soient là les mamelles mêmes de la nature. Sur tout le parcours de notre route, depuis St. Ambroise jusqu'à St. Alphonse Rodriguez, nous voyons les champs les plus fertiles, des blés, des orges à pleine récolte. Et cependant cette partie des Laurentides est bien plus âpre, plus escarpée que ne l'est le versant septentrional. On doit en effet remarquer le fait général que la plupart des montagnes ont une de leurs pentes très-escarpée et l'autre très-douce. L'escarpement se manifeste, le plus souvent, au flanc qui regarde de grandes masses d'eau. Les Alpes descendent plus rapidement du côté de l'Italie que du côté de la Suisse. Les Pyrénées sont plus roides du côté du sud que du côté du nord, le mont Liban borde la Méditerranée par des falaises escarpées. Le voisinage du St. Laurent a dû influencer de même sur la conformation des Laurentides. Et de fait, j'ai pu constater, moi-même, que de la vallée de la Mantawa, on n'aperçoit que des collines de quelques centaines de pieds qui s'effacent de plus en plus à mesure qu'on se rapproche du nord. La pente de ces collines est si douce qu'au lieu d'être un obstacle à la culture, elle en facilite au contraire les opérations, spécialement pour l'écoulement des eaux. Quand le roc apparaît quelque part à nu et coupé à pic, le couronnement prend toujours la forme d'un plateau sur lequel croissent également des arbres de haute futaie.

Enfin M. Provost pointe du doigt une modeste maison blanche assise sur la rive droite de la rivière L'Assomption : " Vois-tu cette maison ? c'est là chez nous, " me dit-il avec cet accent indiciel que l'on puise à la source des jouissances les plus pures et les plus durables, à la source de l'amour filial. Ce seul mot, *chez nous*, renferme les plus grandes, les plus belles idées, l'idée de la famille, l'idée de l'autorité et du devoir, l'idée fraternelle de tous pour chacun et de chacun pour tous. C'est un mot plein de vie, d'espérance et de rayonnements. Chez nous, c'est là que l'on revient toujours avec plaisir à tous les âges de la vie ; c'est à la fois notre berceau et le trésor de nos souvenirs. Nos joies comme nos malheurs nous y ramènent incessamment. On peut s'en éloigner, mais l'oublier, jamais.

Combien est glacial, à côté de ce tendre *chez nous*, le *chez moi* de l'infortuné célibataire ! Nulle âme, nulle vie, nulle vertu dans l'idée qu'il représente ; il nous fait l'impression d'un tombeau habité par un cadavre vivant. C'est que l'homme est avant tout fait pour la famille, et celui qui s'en isole, à moins qu'il ne soit marqué du caractère du sacrifice, ne rencontre dans la vie que mépris ou pitié.

Nous passons le seuil de ce toit hospitalier où nous sommes reçus à bras et à cœur ouverts. M. Provost y est au milieu de sa famille, à la fois fils et père. Touchant spectacle que nous offre la religion, le fils et la mère sont tour à tour aux genoux l'un de l'autre. Le père incline ses cheveux blancs devant l'autorité de son fils. C'est ce dernier qui conseille et dirige ceux qui devaient le conduire dans le sentier de la vie.

Que n'ai-je ici le temps de vous tracer les portraits de cette famille patriarcale ? Le père porte vigoureusement ses soixante ans ; la mère, malgré son âge avancé, voit à tout, à l'œil sur tout. Ses enfants sont dans sa main comme dans son cœur. Ils font tout ce qu'elle veut et ne font que ce qu'elle veut. Elle représente trait pour trait la femme forte de Solomon.

Entourée de soins et de vénération, une vieille parente, âgée de 93 ans, vit au milieu d'eux. Elle a conservé ses facultés dans toute leur vigueur sous les coups les plus rudes de la fortune. Ne pouvant plus travailler des mains, elle apprend aux petits enfants à bégayer le nom de leurs parents et les soutient dans l'essai de leurs forces ; elle aide leurs premiers pas dans la vie.

Nous quittons cette maison le lendemain, enchanté de l'hospitalité que nous avons reçue, et à une heure de l'après-midi nous entrons dans la grande forêt qui sépare Mantawa de St. Alphonse. Nous avons laissé loin derrière nous les habitations de l'Énergie et nous cheminons dans une belle route carrossable l'espace d'environ quatre lieues. A partir de ce point nous entrons dans un sentier étroit rempli d'obstacles de toutes sortes, que nous suivons à la file les uns des autres et ainsi jusqu'aux premiers établissements de Mantawa.

Je me vois forcé ici de passer outre au récit circonstancié de notre voyage. La vie sous la tente, les préparatifs du campement, la description des rivières et des sites pittoresques qui se multiplient sous nos pas, les traits de caractères et de mœurs m'entraîneraient trop loin et j'arrive d'un bond sur les bords de la Mantawa.

Quatre jours après notre départ de St. Henri de Mascouche, nous apercevons la belle nappes du lac Kaiakamak qui est le point de jonction entre la rivière du même nom et la rivière Mantawa.

Nous entrons chez M. St. Antoine, le plus ancien colon de l'endroit. Quinze à vingt personnes de tout âge, de tout sexe et toutes de bonne